

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Eglise Saint-Gervais, à Paris.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

VARIÉTÉS : Église Saint-Gervais, à Paris; Patience d'un sage; Morale de l'enfance (suite). — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Les aventures du prince Calaf (suite et fin); Le baromètre. — RÉCITS HISTORIQUES : Les deux brigadiers; Charles XV, roi de Suède et de Norvège.

VARIÉTÉS.

ÉGLISE SAINT-GERVAIS, A PARIS.

L'Église Saint-Gervais, fondée selon les uns dans le treizième siècle, selon les autres en l'an 1400, est située tout près de l'hôtel de ville.

Elle est remarquable surtout par son portail, qui a été construit beaucoup plus tard, dans les premières années de Louis XIII. Ce portail est l'œuvre de Jacques Debrosse, le même à qui l'on doit le palais du Luxembourg; ce portail grec ne s'adapte pas fort bien à une église gothique, ce n'en est pas moins une œuvre d'une très-grande valeur.

Il est divisé en trois étages, de différents ordres. Le premier se compose de huit colonnes doriques, dont quatre supportent un fronton triangulaire. Au-dessus règne un ordre ionique, lequel est lui-même surmonté de quatre colonnes corinthiennes. La hauteur totale de la façade est de cinquante mètres. Au second étage, deux statues occupent des niches cintrées : celle de droite est un *saint Protas*, l'autre un *saint Gervais*. On a ajouté dans ces derniers temps, à la décoration de la façade, deux groupes de dimensions colossales, placés à la droite et à la gauche de l'étage supérieur.

L'église est en forme de croix : ses croisillons servent de chapelles et n'ont point de portails. Elle est éclairée par de nombreuses fenêtres.

La tour placée dans l'angle du croisillon septentrional et du chœur appartient au style ogival par sa partie inférieure; ses deux autres étages sont en plein cintre.

Cette église a perdu la meilleure partie des beaux vitraux exécutés jadis par Jean Cousin et Robert Pinaigrier. Celui qui est le mieux conservé c'est le *Jugement de Salomon*, du premier de ces artistes, dans la seconde chapelle à droite du chœur. Perfection de dessin, beauté d'exécution, vivacité de coloris, tout contribue à rendre ce vitrail vraiment admirable.

Les six chandeliers et la croix de bronze doré du maître-autel sont des chefs-d'œuvre du dix-huitième siècle.

Les stalles du chœur datent du seizième siècle; elles sont ornées de très-belles sculptures. A. L.

PATIENCE D'UN SAGE.

Une des qualités les plus remarquables de Socrate était une tranquillité d'âme qu'aucun accident, aucune injure, aucun mauvais traitement ne pouvaient altérer. On dit cependant que ce philosophe était né fougueux et emporté; sa rare patience était le fruit des efforts qu'il avait faits pour se vaincre. Un jour, ayant reçu d'un brutal un vigoureux soufflet, il se contenta de dire en riant :

« Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut se couvrir la tête d'un casque. »

Il trouva dans sa propre maison une ample carrière pour exercer sa patience, et Xantippe, son épouse, le

mit à une rude épreuve par son humeur bizarre, emportée, violente. Un soir qu'il donnait à souper à un de ses amis, Xantippe, pendant le repas, lui chercha querelle, cria, tempêta suivant son usage, se leva en fureur, et renversa les plats sur la table. L'ami, étonné de cette incartade, voulait s'esquiver; mais Socrate, le retenant :

« Ne vous éloignez point, lui dit-il; un jour que je dinais chez vous, une poule, en volant sur la table, ne renversa-t-elle pas les plats? Nous ne fîmes qu'en rire. Faisons aujourd'hui de même. »

Un jour Xantippe, dans un accès de colère, lui arracha son manteau au milieu de la rue et le jeta dans la boue. Les amis du sage lui conseillaient de punir sur-le-champ cette conduite insolente, et de lui faire sentir une bonne fois qu'il était le maître.

« C'est-à-dire, répondit Socrate, qu'un mari et une femme aux prises seraient pour vous un spectacle fort amusant; mais je ne suis pas d'humeur à vous donner la comédie à mes dépens. »

Alcibiade s'étonnait qu'il pût supporter les cris éternels de cette femme acariâtre.

« J'y suis tellement accoutumé, répondit-il, que ses clameurs ne font pas plus d'impression sur moi que le bruit d'une roue. »

Jusqu'à sa mort, ce grand philosophe souffrit, sans se plaindre, les emportements de cette femme, qui semblait n'avoir été créée que pour exercer sa vertu. T. H.

MORALE DE L'ENFANCE.

SUITE.

Riez du mot plaisant qui pourrait vous piquer :
Au lieu de vous fâcher, tournez-le en badinage.
Sur le railleur alors vous prendrez l'avantage,
Et l'on n'osera plus venir vous attaquer.

Celui qui ne sait pas entendre raillerie
S'expose encor bien plus à la plaisanterie.
En paraître piqué, c'est s'attirer ses traits.
Il faut, pour l'éviter, ne s'en fâcher jamais.

Il ne faut, mes enfants, ni tromper, ni mentir.
L'honnête homme toujours dit la vérité pure.
Soit pour vous excuser, soit pour vous divertir,
Ne vous permettez pas la plus faible imposture.

Celui qui dans sa faute au mensonge a recours,
Par son mensonge encore à cette faute ajoute.
Quel que soit, mes enfants, le mal qui vous en coûte,
Dites la vérité : l'on y gagne toujours.

Le plus juste mépris du mensonge est la suite;
Car la vertu jamais n'a besoin de mentir.
Le sage, s'il a tort, ne sait qu'en convenir;
Ce n'est que le méchant qui ment sur sa conduite.

Celui qui sait, enfants, convenir de ses torts,
Pour se faire chérir, n'a pas besoin d'efforts;
On lui sait plus de gré de sa noble franchise,
Qu'on ne lui veut de mal pour la faute commise.

MOREL DE VINDÉ.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES AVENTURES DU PRINCE CALAF.

La princesse esclave, qui avait bien prévu la surprise du jeune prince, lui dit :

« Je ne suis pas étonnée que vous receviez ainsi cette

Ayuntamiento de Madrid

effroyable nouvelle, et je vois bien que j'avais raison de douter que vous ne la voulussiez croire.

— Juste ciel! s'écria Calaf lorsqu'il fut revenu de son accablement; l'ai-je bien entendu? La princesse de la Chine peut-elle être capable d'un si noir attentat? Comment l'a-t-elle pu concevoir?

— Prince, lui dit la dame, voici de quelle manière elle a pris cette horrible résolution. Ce matin, quand elle est sortie de la salle du conseil où j'étais derrière son trône, elle avait un dépit mortel de ce qui venait de se passer; elle est revenue dans son appartement, agitée des plus vifs mouvements de haine et de rage; elle a rêvé longtemps à la question que vous lui avez proposée, et, n'y pouvant trouver de réponse à son gré, elle s'est abandonnée au désespoir. Je n'ai rien épargné, non plus que l'autre esclave avorite, pour calmer la violence de ses transports. Nous avons fait même tout notre possible afin de lui inspirer des sentiments favorables pour vous; mais elle nous a imposé silence.

« J'ai, a-t-elle dit encore, plus de haine pour ce prince que pour les autres qui ont osé prétendre à ma main; et puisque je ne saurais m'en délivrer autrement que par un assassinat, je le ferai assassiner. »

« J'ai combattu ce dessein détestable, continua la princesse esclave; j'en ai fait envisager à Tourandocte les suites terribles. Je lui ai représenté le tort qu'elle se ferait à elle-même, et la juste horreur que les siècles à venir auraient de sa mémoire. De son côté, l'autre esclave favorite n'a pas manqué d'ajouter ses raisons aux miennes; mais tous nos discours ont été inutiles, nous n'avons pu la détourner de son entreprise. Elle a chargé des serviteurs affidés du soin de vous ôter la vie demain matin lorsque vous sortirez de votre appartement pour vous rendre au divan.

— O princesse inhumaine! perfide Tourandocte! s'écria le prince des Nogaïs, quel crime a donc commis envers vous le malheureux fils de Timurtasch?... L'infortuné Calaf vous a donc paru bien horrible, puisque vous aimez mieux vous en défaire par un crime qui va vous déshonorer, que de joindre votre destinée à la sienne! Grand Dieu! que ma vie est composée d'aventures bizarres! Tantôt je parais jouir d'un bonheur digne d'envie, et tantôt je suis plongé dans un abîme de maux.

— Seigneur, lui dit la dame esclave, si le ciel vous fait éprouver des malheurs, il ne veut pas du moins que vous y succombiez, puisqu'il vous avertit des périls qui vous menacent. Oui, prince, c'est lui qui m'a sans doute inspiré la pensée de vous sauver, car je ne viens pas seulement pour vous découvrir un piège dressé contre vos jours, je viens vous donner les moyens de l'éviter. J'ai gagné des soldats de la garde, qui vous faciliteront cette nuit la sortie du palais, et vous pourrez, en toute sécurité, fuir loin de ce pays. »

Calaf répondit sans hésiter :

« Princesse, j'ai mille grâces à vous rendre d'avoir voulu me délivrer du danger où je suis. Mais, dois-je ainsi disparaître aux yeux d'Altoun-Kan? Que penserait-il de moi? Non, je suis décidé à braver le péril qui me menace; je suis averti, cela suffit. Je serai armé, et malheur à qui m'attaquera! »

La princesse esclave, après avoir fait quelques efforts pour changer la détermination de Calaf, le quitta et sortit de l'appartement. Il sembla à Calaf qu'elle lui avait jeté à la dérobée un regard malicieux, mais il y fit à peine attention.

XIII

Après le départ de la dame, Calaf demeura sur le sofa dans une grande perplexité.

« Dois-je croire, disait-il, ce que je viens d'entendre? Peut-on pousser si loin la barbarie? »

Au lieu de chercher à se procurer quelques heures de sommeil, il passa le reste de la nuit à se livrer aux plus affligeantes réflexions.

Enfin, le jour parut; le son des cloches et le bruit des tambours se firent entendre, et bientôt six mandarins vinrent le prendre, comme le jour précédent, pour le mener à la salle du conseil. Il traversa la cour, où les soldats de la garde du roi étaient en haie; il crut qu'il allait être attaqué en cet endroit, et que sans doute les gens dont on avait fait choix pour l'assassiner l'attendaient au passage. Il traversa pourtant la cour sans que personne l'attaquât, et il arriva dans une première salle.

« Ah! c'est sans doute ici, disait-il en lui-même, que l'ordre sanguinaire de la princesse doit être exécuté. »

En même temps il regardait de tous côtés, et chaque personne qu'il voyait lui paraissait devoir être son meurtrier. Il s'avance toutefois, et entre dans la salle du conseil, sans avoir été exposé à la moindre agression.

Tous les docteurs et les mandarins étaient déjà à leurs places, et Altoun-Kan allait paraître.

« Quel est donc le dessein de la princesse? se dit alors Calaf en lui-même. Veut-elle être témoin de ma mort, et veut-elle me faire assassiner aux yeux de son père? Le roi serait-il complice de cet attentat? Que dois-je penser? ou bien aurait-elle changé de sentiment et révoqué l'arrêt de mon trépas? »

Tandis qu'il flottait dans cette incertitude, la porte du palais intérieur s'ouvrit, et le roi, accompagné de Tourandocte, entra dans la salle. Ils se placèrent sur leurs trônes, et le prince des Nogaïs se tint debout devant eux et à la même distance que le jour précédent.

Le colao, à un signe que lui fit le roi, se leva et demanda au jeune prince s'il se souvenait d'avoir promis de renoncer à la princesse dans le cas où elle répondrait juste à la question qu'il lui avait proposée? Calaf fit réponse que oui, et protesta de nouveau qu'à cette condition il cessait de prétendre à l'honneur d'être gendre du roi. Le colao adressa ensuite la parole à Tourandocte :

« Et vous, grande princesse, lui dit-il, vous savez quel serment vous lie, et à quoi vous vous êtes soumise si vous ne nommez pas aujourd'hui le prince dont on vous a demandé le nom. »

Alors le roi, bien persuadé que Tourandocte ne pouvait répondre à la question de Calaf, lui dit :

« Ma fille, vous avez eu tout le temps de rêver à ce qu'on vous a proposé; mais quand on vous donnerait une année entière pour y penser, je crois que, malgré votre pénétration, vous seriez obligée d'avouer à la fin que c'est une chose impénétrable pour vous. Ainsi, puisque vous ne sauriez le deviner, rendez-vous de bonne grâce, et satisfaites l'envie que j'ai de voir ce prince devenir votre époux; il est digne de l'être et de régner avec vous après moi sur les peuples de la Chine.

— Seigneur, dit Tourandocte, pourquoi vous imaginez-vous que je ne saurai pas répondre à la question de ce prince? Cela n'est pas aussi difficile que vous le pensez;

si j'eus hier la honte d'être vaincue, je prétends avoir aujourd'hui l'honneur de le vaincre. Je vais confondre ce jeune téméraire, qui a eu trop mauvaise opinion de mon esprit. Qu'il me fasse sa question et j'y répondrai.

— Madame, dit alors le prince des Nogais, je vous demande quel est le nom du prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de joie et de gloire?

— Ce prince, reprit Tourandocle, se nomme Calaf, et il est fils de Timurtasch.

Aussitôt que Calaf entendit prononcer son nom, il changea de couleur; ses yeux se couvrirent d'épaisses ténèbres, et il tomba tout à coup privé de sentiment. Le roi et toute l'assemblée, jugeant par là que Tourandocle avait effectivement nommé le prince dont on lui demandait le nom, pâlirent et demeurèrent dans une grande consternation.

Après que Calaf fut revenu de son évanouissement par les soins des mandarins et du roi même, qui était descendu de son trône pour le secourir, il adressa la parole à Tourandocle :

« Princesse, lui dit-il, vous êtes dans l'erreur si vous croyez avoir bien répondu à ma question; en ce moment, le fils de Timurtasch n'est point comblé de joie et de gloire, il est plutôt couvert de honte et accablé de douleur.

— Je conviens, dit la princesse, que vous n'êtes point comblé de joie et de gloire en ce moment, mais vous l'étiez quand vous m'avez proposé votre question. Ainsi, prince, au lieu d'avoir recours à de vaines subtilités, avouez de bonne foi que vous



Calaf demeura sur le sofa dans une grande perplexité. (P. 387, col. 2.)



Calaf tombe privé de sentiment. (Page 388, col. 1.)

avez perdu les droits que vous aviez sur Tourandocle. Je puis donc vous refuser ma main; cependant, je veux bien vous l'apprendre et le déclarer ici publiquement, je suis dans une autre disposition à votre égard; l'amitié que le roi mon père a conçue pour vous, et votre mérite particulier, me déterminent à vous accepter pour époux.

A ce discours, la salle du divan retentit de mille cris de joie. Les mandarins et les docteurs applaudirent aux paroles de la princesse; le roi s'approcha d'elle, l'embrassa et lui dit :

« Ma fille, vous ne pouviez prendre une résolution qui me fût plus agréable; par là, vous effacerez la mauvaise impression que vous avez faite sur l'esprit de mes peuples, et vous donnerez à un père la satisfaction qu'il attendait de vous depuis longtemps et qu'il désespérait de jamais obtenir. Mais apprenez-nous, ajouta-t-il, comment vous avez pu deviner le nom d'un prince qui vous était inconnu? Par quel miracle l'avez-vous découvert?

— Seigneur, répondit Tourandocle, ce n'est point par un miracle que je l'ai su, c'est par une ruse que vous trouverez assez ingénieuse; une de mes esclaves est allée trouver le prince Calaf et a eu l'adresse de lui arracher son secret; il doit me pardonner d'avoir profité de cette trahison, puisque je n'en fais pas un mauvais usage.

Aussitôt Altoun-Kan ordonna les apprêts du mariage de Calaf avec Tourandocle; et, pendant qu'on y travaillait, il envoya des ambassadeurs au pays des Kirghiz, pour informer Timurtasch de tout ce qui s'était passé en Chine, et pour le

prier de venir avec la princesse sa femme. Les préparatifs étant achevés, le mariage se fit avec toute la pompe et la magnificence qui convenaient à la qualité des époux. On ne vit à la cour, pendant un mois entier, que spectacles et que festins, et il y eut aussi dans la ville de grandes réjouissances.

XIV

Quelque temps après la célébration du mariage, les ambassadeurs qu'Altoun-Kan avait envoyés au pays des Kirghiz revinrent en bonne compagnie; ils avaient avec eux, non-seulement le père et la mère du gendre de leur roi, mais même le prince Alem, qui, pour faire plus d'honneur à Elmaze et à Timurtasch, avait voulu les accompagner avec les plus grands seigneurs de sa cour et les conduire jusqu'à Pékin.

Le jeune prince des Nogaïs, averti de leur arrivée, ne manqua pas d'aller au-devant d'eux; il les rencontra à la porte du palais. On peut aisément s'imaginer la joie qu'il éprouva en revoyant son père et sa mère, et les transports dont ils furent agités à sa vue; ils s'embrassèrent tous trois à plusieurs reprises, et les larmes qu'ils répandirent en s'embrassant firent couler celles de tous les assistants.

Après de si doux embrassements, Calaf salua le kan des Kirghiz et lui témoigna combien il était touché de ses bontés, et surtout de ce qu'il avait voulu accompagner lui-même son père et sa mère jusqu'à la cour de

la Chine; à quoi le prince Alem répondit qu'ignorant la qualité de Timurtasch et d'Elmaze, il n'avait peut-être pas eu pour eux tous les égards qu'il leur devait, et que, pour réparer cette faute involontaire, il avait cru devoir faire cette démarche. Là-dessus, le kan des Nogaïs et la princesse sa femme firent des compliments au souverain des Kirghiz; ensuite ils entrèrent dans le palais pour aller voir Altoun-Kan. Ils trouvèrent ce monarque qui les attendait dans la première salle; il les reçut tous fort amicalement; il les conduisit ensuite dans son cabinet, où, après avoir témoigné à Timurtasch le plaisir qu'il avait de le voir et la part qu'il prenait à ses malheurs, il l'assura qu'il emploierait

toutes ses forces pour le venger du sultan de Carizme.

Cette assurance ne fut pas vaine, car, dès le jour même, il envoya ordre aux gouverneurs des provinces de faire marcher en diligence les soldats qui étaient dans les villes de leurs juridictions, et de leur faire



Votre mérite me détermine à vous accepter pour époux. (P. 388.)



Il les rencontra à la porte du palais. (Page 389, col. 1.)

prendre la route du lac Baljouta; c'est sur ses bords qu'était fixé le rendez-vous de la formidable armée qu'on voulait assembler. De son côté, le kan des Kirghiz, qui avait bien prévu cette guerre, et qui souhai-

tait de contribuer au rétablissement de Timurtasch dans ses États, avait, en partant de son pays, ordonné aux chefs de ses troupes de se tenir prêts à se mettre en campagne au premier ordre; il leur manda de se ren-

dre auprès du lac Baljouta le plus tôt qu'il leur serait possible.

Tandis que les officiers et les soldats qui devaient composer l'armée d'Altoun-Kan se mettaient en marche, ce roi n'épargna rien pour bien recevoir ses nouveaux hôtes; il leur fit donner à chacun un palais séparé, avec un grand nombre de serviteurs et une garde de deux mille hommes. Chaque jour il les régala de quelque nouvelle fête, et il mettait toute son attention à rechercher tout ce qui pouvait leur faire plaisir. Calaf, quoique occupé de mille soins, n'oublia pas sa vieille hôtesse; il se ressouvint avec plaisir de la part qu'elle avait prise à son sort; il la fit venir au palais, et pria Tourandocte de la recevoir parmi les personnes de sa suite.

L'espérance que Timurtasch et la princesse Elmaze avaient de remonter sur le trône des Tartares-Nogais, par le secours du roi de la Chine, leur fit bientôt oublier leurs malheurs passés.

Enfin, on apprit par des courriers que toutes les troupes du royaume, et celles mêmes du kan des Kirghiz, étaient arrivées au lac Baljouta. Aussitôt Timurtasch, Calaf et Alem partirent pour se rendre au camp, où ils trouvèrent en effet toutes choses en état et une grande armée prête à combattre.

On entra sur les terres du sultan de Carizme; il fut vaincu et tué. Timurtasch fit publier dans tout le pays qu'il n'en voulait ni aux richesses ni à la liberté des Carizmiens; que Dieu l'ayant rendu maître du trône de son ennemi, il prétendait le conserver; que désormais tout le pays qui était sous l'obéissance du sultan reconnaîtrait pour son souverain le prince Calaf, son fils.

Les Carizmiens, fatigués de la domination de leur dernier maître, et persuadés que celle de Calaf serait plus douce, se soumirent de bonne grâce, et proclamèrent sultan ce jeune prince dont ils connaissaient le mérite.

Pendant que le nouveau sultan de Carizme prenait toutes les mesures nécessaires pour affermir sa puissance, Timurtasch partit avec une partie des troupes chinoises et se rendit avec toute la diligence possible dans ses États. Les Tartares-Nogais le reçurent comme des sujets fidèles qui étaient ravis de revoir leur légitime souverain; mais il ne se contenta pas de remonter sur son trône, il déclara la guerre aux Circassiens, pour se venger de la trahison qu'ils avaient faite au prince Calaf; il les vainquit et se fit déclarer roi de Circassie.

Ensuite, s'en étant retourné dans le Carizme, il y trouva les princesses Elmaze et Tourandocte, qu'Altoun-Kan avait fait conduire avec beaucoup d'appareil.

Telle fut la fin des malheurs du prince Calaf, qui s'attira par ses vertus l'amour et l'estime des Carizmiens. Il régna longtemps et heureusement sur eux.

Calaf eut de Tourandocte deux fils; le second fut après lui sultan de Carizme, d'Astracan et de Circassie; quant à l'aîné, Altoun-Kan le fit élever dans son palais et le choisit pour son successeur. D. L. C.

LE BAROMÈTRE.

Un matin, la famille Morton était rassemblée autour de la table de déjeuner.

« Quelle nuit orageuse nous avons eue ! dirent à la fois plusieurs membres de la famille. Ayantaminto de M. Les heures se succédaient, les éclairs brillaient, le

— Jamais, dit Mme Morton, je n'ai entendu un vent pareil; j'ai bien peur que plus d'une cheminée n'ait été hors d'état de résister.

— Hier soir, dit M. Morton, l'abaissement subit du baromètre indiquait assez que nous aurions de l'orage. Il est remonté maintenant qu'il n'y a plus de tempête; voyez, ajouta-t-il en imprimant une secousse à cet instrument, il a de la tendance à monter encore : l'orage ne recommencera pas.

— Père, demanda un jeune garçon, comment dans notre salle à manger bien close et bien chaude, le baromètre peut-il nous indiquer le mauvais temps qu'il fait dehors? comment le vent et la pluie communiquent-ils avec lui?

— Il est plus facile de faire cette question que d'y répondre, Georges. Quand tu seras plus grand, je t'expliquerai les propriétés et la marche du baromètre; tu seras alors en état de les comprendre. Pour le moment, tout cela doit rester encore une énigme pour toi. Remercie Dieu seulement de ce que nous avons pu découvrir cet instrument. Ainsi, tranquilles dans nos habitations, nous pouvons recevoir sur le temps qu'il fait ou qu'il fera bientôt une foule d'indications utiles. Elles nous servent dans bien des cas, et surtout quand il s'agit de navigation; car, tu dois le savoir, Georges, quand un homme raisonnable est prévenu qu'un danger le menace, il prend ses précautions pour s'en garantir. Cette nuit même, sans les indications du baromètre, plus d'un navire qui est resté dans le port, à l'abri du danger, aurait été mis en pièces en pleine mer. Les capitaines ont vu, par l'abaissement du mercure, qu'il y aurait tempête, et ils sont restés dans le port.

— Vous rappelez-vous, mon ami, dit Mme Morton, l'histoire que nous raconta Mme Clepton sur le baromètre et sur une tempête de l'océan Indien?

— Oui, très-bien. Si tu étudies bien ta leçon aujourd'hui, Georges, je te raconterai cette histoire ce soir.

Après le dîner, Georges rappela à son père la promesse qu'il lui avait faite.

« Il est facile, dit le père, de reconnaître la main de Dieu dans ce qui est arrivé à cette dame.

« Étant dans les Indes, il y a quelques années, elle fit, par mer, un très-court voyage avec son mari et son fils encore enfant. La veille du jour où elle s'était embarquée, vers le soir, un gentleman qui paraissait fort instruit leur avait donné le conseil de retarder leur départ, car d'après l'état du ciel et les indications encore vagues du baromètre, il se croyait certain qu'il y aurait tempête. La dame s'en rapportait tout à fait à son avis; mais leur passage était payé, le capitaine disait qu'il n'y avait rien à craindre, et comme le voyage ne devait durer que quelques heures, il fut décidé qu'on partirait quand même.

« Ils étaient en mer depuis une heure à peine, lorsqu'une tempête furieuse s'éleva. Nous ne pouvons dans nos contrées nous faire une idée de ce qu'il y a de terrible dans ces ouragans. La pauvre femme et son enfant s'étaient renfermés dans une étroite cabine, attendant à chaque seconde leur dernier moment. Le mari se rendait utile sur le pont, et de temps en temps il descendait dans la cabane pour rendre le courage à sa femme.

« Les heures se succédaient, les éclairs brillaient, le

tonnerre grondait; enfin toute espérance de salut leur était enlevée. Le baromètre descendait et descendait toujours; avec quelle anxiété les matelots le regardaient, et comme le courage les abandonnait en le voyant baisser! Enfin, M. Clefion, qui commençait à être aussi découragé que sa femme s'attendait à périr avec tous ses compagnons. L'enfant pleurait, on ne pouvait rien lui donner pour le calmer, toutes les provisions avaient été avariées. Effrayée et éperdue, cette dame était près de succomber à l'excès de la souffrance et de la terreur, quand son mari revint dans la cabine; quoiqu'il fût sombre, elle vit qu'il ne la regardait plus d'un air aussi consterné qu'auparavant.

« Y aurait-il donc encore quelque espoir? lui demanda-t-elle vivement.

— Oui, chère amie, le baromètre remonte! »

« Oh! quelle joie lui causèrent ces deux mots! La tourmente était en ce moment plus violente que jamais; mais ils espéraient qu'elle cesserait bientôt, et comme leur navire avait pu résister jusqu'alors, ils espéraient maintenant que, grâce à Dieu, ils seraient sauvés. Et ils priaient, l'espérance dans le cœur.

« M. Clefion retourna sur le pont; puis quand il revint près de sa femme, elle lui demanda d'abord ce qu'indiquait le baromètre.

« Il est brisé! » dit-il.

« Il était surprenant que cela ne fût pas arrivé plus tôt. Il semblait que la Providence eût préservé le précieux instrument, jusqu'à ce qu'il eût rendu aux passagers l'espoir et le courage. Ceux-ci le comprirent bien; et quoiqu'ils eussent encore beaucoup à souffrir jusqu'à ce que le vent fût tout à fait apaisé, l'espoir soutint leurs forces: c'est ce qui les sauva.

« Notre amie me disait que s'il lui arrivait jamais d'oublier que la Providence veille toujours sur ceux qu'elle aime, elle se rappellerait l'incident du baromètre et reprendrait confiance.

— Quelle jolie histoire, père!

— Oui mon ami, et de plus elle est vraie; elle te fait voir l'importance du baromètre, et doit augmenter notre admiration pour les résultats de la science humaine et notre confiance dans la bonté de Dieu. H. J.

RÉCITS HISTORIQUES.

LES DEUX BRIGADIERES.

Dans la nuit qui précéda la bataille d'Austerlitz, un brigadier paria avec un de ses camarades que le lendemain il gagnerait la croix d'honneur. En effet, dans une charge brillante contre des forces supérieures, il s'enfonça dans les escadrons ennemis, tua cinq hommes de sa main et enleva un drapeau; il était tellement couvert de sang, principalement à la figure, qu'on ne lui voyait plus les yeux. Comme il rentrait au régiment qui s'était reformé en arrière, l'Empereur le rencontra et lui dit :

« Tu as ta part, mon ami, va te faire panser. »

S'essuyant alors la figure avec le drapeau qu'il venait de prendre, le brigadier répondit à l'Empereur :

« Je ne suis pas blessé, sire; ce n'est pas mon sang, c'est celui des autres. »

Charmé de la vivacité de cette réponse, Napoléon lui dit :

« Je te fais maréchal des logis et je t'accorde la croix. »

Ce qu'il y eut de particulier dans cette affaire, c'est

qu'à l'instant où le brigadier était ainsi récompensé, le camarade avec lequel il avait parié arriva blessé d'un coup de pistolet que lui avait tiré un officier général qu'il amenait prisonnier et qu'il présenta à l'Empereur.

« Encore une croix d'honneur, dit Napoléon en riant; si cela continue, il faudra supprimer l'ordre ou bien décorer toute l'armée. » G.

CHARLES XV, ROI DE SUÈDE ET DE NORVÈGE.

Charles-Louis-Eugène, actuellement roi de Suède et de Norvège sous le nom de Charles XV, est né à Stockholm, le 3 mai 1826.

Le prince Oscar, son père, était le fils du célèbre général français Bernadotte, devenu roi de Suède sous le nom de Charles-Jean ou Charles XIV; sa mère était fille du prince Eugène de Beauharnais.

Parvenu à l'âge des études, le prince Charles fut mis entre les mains de maîtres dévoués et habiles. Il fit de rapides progrès; et bientôt on le vit occuper une place distinguée sur les bancs de l'université d'Upsal.

Sa carrière d'étudiant terminée, le prince Charles entra dans l'armée dont il ne tarda pas à se concilier l'estime et l'affection, tant par sa brillante tenue que par son esprit chevaleresque, son excellent cœur et son ardeur infatigable dans tous les exercices. Mais, sous l'uniforme militaire et jusqu'au milieu des turbulentes préoccupations des manœuvres, il se montra toujours fidèle à la belle éducation qu'il avait reçue, ne laissant perdre aucun des dons qui avaient été départis à son intelligence et cherchant, au contraire, à les développer chaque jour davantage.

En 1844, le roi Charles XIV mourut. Le prince Oscar lui succéda. Dès lors le rôle du prince Charles s'agrandit; il commença vaillamment le laborieux apprentissage du trône auquel il devait être appelé un jour.

En 1850, le prince Charles épousa la princesse Louise des Pays-Bas.

A la mort du roi Oscar, le 8 juillet 1860, le prince Charles monta sur le trône de Suède et de Norvège, et prit le nom de Charles XV.

A leur avènement au trône, les rois de Suède prennent une devise qui doit être comme le symbole de leur futur règne. Celle de Charles-Jean était : « L'amour du peuple est ma récompense; » celle d'Oscar : « Justice et vérité; » Charles XV choisit celle-ci : « Un pays doit être bâti sur la loi. » Jusqu'à présent, il y a été consciencieusement fidèle; et ceux qui connaissent la droiture de ses intentions et la fermeté de son caractère sont convaincus qu'il en sera toujours ainsi.

Charles XV, grand de taille, svelte et néanmoins puissamment musclé, est d'une force herculéenne; ses cheveux et sa barbe qu'il porte entière sont très-noirs; ses yeux sont tour à tour, et suivant les circonstances, d'un éclat fulgurant ou d'une douceur caressante; son sourire est charmant. A la tête de ses escadrons, dans une grande revue militaire, il a l'air d'un vrai chef d'armée; sous la tente, d'un soldat rompu à la vie du bivac; dans ses salons, c'est un homme d'une éducation parfaite.

Digne avec tout le monde, il est avec ceux qu'il affectionne d'une familiarité gracieuse; mais on n'en sent pas moins qu'il est roi, et il ne faut pas l'oublier. Souvent on le rencontre dans les promenades publiques au bras de son frère, le prince Oscar, ou d'un aide de camp;

il rend avec empressement les saluts qu'on lui prodigue, et s'arrête parfois pour donner des poignées de main aux personnages qu'il reconnaît et causer avec eux.

Charles XV s'occupe activement des choses de son gouvernement; sous son impulsion à la fois entraînante et raisonnée, tout marche dans son royaume, et chaque jour y développe de nouveaux progrès.

Charles XV se plaît souvent, même au milieu des

préoccupations du gouvernement et des soucis du trône, à cultiver les arts qui ont charmé son adolescence. Poète, il fait des vers, et de beaux vers; musicien, il compose; peintre, il fait des tableaux: son cabinet est plein de ses esquisses; c'est là sa distraction favorite, et l'on doit dire qu'elle lui réussit. La dernière exposition artistique de Copenhague montrait parmi ses plus belles pièces une grande toile envoyée par le roi de Suède et exécutée



Charles XV, roi de Suède et de Norvège.

tée par lui, toile représentant un épisode d'un des derniers voyages de Charles XV à travers les sites grandioses de la Norvège. Telle est du reste la famille du roi Oscar: famille heureusement douée et d'une culture exquise. Le prince Gustave, enlevé il y a quelques années dans toute la fleur de la jeunesse, était un artiste et un littérateur de premier ordre; le prince Oscar est un poète distingué et un historien très-sérieux; la reine Louise elle-même, comme pour se mettre plus en harmonie avec ces belles intelligences auxquelles son union

l'a associée, a consacré la connaissance qu'elle a acquise de la langue suédoise à publier un livre qui se vend au profit d'une œuvre de charité. Ces derniers traits, qui nous introduisent dans le sanctuaire intime de la maison royale de Suède, nous montrent tout ce qui s'y rencontre de charme et d'agrément délicat. Charles XV sent vivement tout cela; aussi après les satisfactions que lui donne l'amour éprouvé de son peuple, n'a-t-il rien de plus cher que les calmes jouissances dont il est entouré au sein de sa famille.

L. LÉOUZON LE DUC.